

Ying Chen, une certaine manière d'être aux langues

BOUVIER-LAFFITTE Béatrice* 

Université Catholique de l'Ouest UCO, Angers, France

beatrice.laffitte@uco.fr

Reçu: 19/04/2023,

Accepté: 17/05/2023,

Publié: 10/05/2023

Ying Chen, a Certain Way of Being in Languages

ABSTRACT: *The language history of Ying Chen, a multilingual and itinerant French-speaking writer presents a certain way of being to languages. It reveals an inclusive approach to the appropriation of languages, a vision that brings together linguistic mobility and spatial mobility, new passages between languages and everyday life, between languages and writing. Through a selected corpus of the author's texts, I want to show how the analysis of her language path can help to shed light on the processes of access to foreign languages with their discontinuity and detours. How stories of experience, through their reflexivity and subjectivity, promote awareness of plurality and otherness and are part of a process of decentralisation, of understanding oneself and the other.*

KEYWORDS: History of languages – appropriation of languages - linguistic plurality- otherness - language teaching

RÉSUMÉ : *L'histoire langagière de Ying Chen, écrivaine francophone plurilingue et itinérante présente une certaine manière d'être aux langues. Elle révèle une approche inclusive de l'appropriation des langues, une vision qui fait converger mobilité linguistique et mobilité spatiale, des passages inédits entre langues et vie quotidienne, entre langues et écriture. Au travers d'un corpus choisi de textes de l'auteure, je souhaite montrer comment l'analyse de son parcours langagier peut contribuer à éclairer les processus d'accès aux langues étrangères avec leur discontinuité et leurs détours. Comment les récits d'expérience, par leur réflexivité et leur subjectivité, favorisent la prise de conscience de la pluralité et de l'altérité et s'inscrivent dans une démarche de décentration, de compréhension de soi et de l'autre.*

MOTS-CLÉS : Histoire de langues – appropriation des langues - pluralité linguistique- altérité - didactique des langues

* Auteur correspondant : BOUVIER-LAFFITTE Béatrice beatrice.laffitte@uco.fr

Ying Chen devient romancière, poète, nouvelliste et essayiste en 1989 quand elle choisit l'expatriation et la langue française comme espace de création et de vie. Depuis, elle fait de l'entre-langues, de l'entre-cultures un mode de pensée et d'expression littéraire qui l'amène à problématiser sa propre situation langagière et son expérience des langues, à « creuser dans l'essence même des langues » comme elle dit (2004 : 89).

Ying Chen n'a pas, à l'instar de François Cheng avec *Le dialogue* (2002) ou d'Akira Mizubayashi avec *Une langue venue d'ailleurs* (2011), composé de récit dédié à son aventure linguistique. Toutefois, elle s'exprime sur la question des langues et du langage dans deux essais qui cartographient sa géographie linguistique personnelle, faite de proximités et de distances, de familiarité et d'étrangeté, de confluences et d'écarts. Le premier intitulé « Quatre mille marches » rassemble différentes contributions composées entre 1994 et 2003 pour former un récit fragmenté, vivant et poétique traversé de part en part par les questions d'appropriation des langues et d'écriture en langue seconde. Des contraintes de l'apprentissage tardif du français, aux négociations qui s'imposent à ceux qui en font une langue d'écriture ; de la solitude de l'exilée aux séductions de l'itinérance, se dessine, au fil des pages, une convergence entre mobilité spatiale et mobilité linguistique.

Dans un second essai intitulé « La lenteur des montagnes » publié en 2014, elle revient sous forme d'une longue lettre à son fils sur des questions qui lui tiennent à cœur, la condition de migrante et la transmission des langues. Un entretien que j'ai eu avec elle en 2014 à Paris vient compléter le corpus de cette étude révélant le rapport intime, singulier qu'elle établit avec ses langues, les passages inédits qu'elle établit entre langues et vie quotidienne, langues et écriture.

Ces textes qui s'apparentent à des biographies langagières¹ informelles, poétiques et dispersées au fil du temps, constituent des observables pour la réalisation de l'appropriation langagière et documentent une réflexion qui, d'un point de vue théorique, se situe au carrefour de l'acquisition des langues et des pratiques d'écriture translingue. Elle y relate ses expériences d'apprentissage, pose les écarts et les rapprochements qui s'établissent entre langues et identité : « [...] je rêvais, je rêve encore de franchir la barrière des langues, convaincue que toutes les cultures peuvent me nourrir, que je suis ma propre origine qui se forme et se déforme au fur et à mesure que je voyage, que je suis moi avant d'être Shanghaienne, chinoise, québécoise, canadienne ou autre (2004 : 42).

Si l'on considère que toute appropriation se réalise dans la transformation, on peut alors avancer que les langues influencent l'ensemble du parcours personnel et qu'elles ont des répercussions sur les modes de pensée, les choix de vie ou de création comme Ying Chen le raconte dans ce passage :

À dix-huit ans, les études de langue française m'ont ouvert un troisième œil. Je me suis dit que si j'arrivais à penser dans une autre langue, il devait y avoir plus d'une réalité en moi, j'étais désormais plus qu'une Chinoise. (2004 : 20)

Les récits d'expériences révèlent les éléments subjectifs et la variété des expériences langagières. Les réalisations en langues, personnelles et situées des écrivains translingues c'est-à-dire qui écrivent dans plus d'une langue ou dans une autre langue que leur langue première (Kellman : 2000) contribuent à éclairer les processus d'accès aux langues étrangères, leur discontinuité et leurs détours. Elles favorisent la prise de conscience de la diversité des manières d'être aux langues et peuvent alors s'inscrire dans une démarche de décentration, de compréhension de soi et de l'autre.

¹ Une biographie langagière se définit comme « un récit plus ou moins long, plus ou moins complet, où une personne se raconte autour d'une thématique particulière, celle de son rapport aux langues, où elle fait état d'un vécu particulier, d'un moment mémorable » (Perregaux, 2002 : 83).

En guise d'introduction, voyons en quels termes Ying Chen présente son propre itinéraire :

Il y a quelques années, j'ai quitté Shanghai. Je voulais sortir d'une réalité qui m'étais trop proche, d'une existence qui me semblait réglée dès avant ma naissance. Je me suis engagée dans une voie qui devait me mener ailleurs et à une vie sans attaches. Mais aujourd'hui je réalise, non sans bonheur, que je me suis trompée, que je suis partie mais ne suis pas arrivée. Et peut-être n'arriverais-je jamais. L'ailleurs est cette étoile infiniment lointaine dont la lumière seulement vient caresser le visage usé du voyageur. Je me retourne alors mais je ne vois plus mes traces. [...]. Je suis donc toujours sur mon chemin, en apprenant les langues de mon étoile pour m'approcher un peu d'elle. On existe, n'est-ce pas dans la langue et par la langue. De même, en voyage, on se promène d'une langue à l'autre, à tel point qu'on oublie presque la sienne. (2004 : 31-32)

Ce texte révèle les lignes de force d'un parcours d'exil marqué par la déambulation, le déplacement, la mobilité. L'itinérance semble recouvrir l'ensemble du propos, elle est autant physique « *toujours sur mon chemin* », que spirituelle « *m'approcher de mon étoile* » que linguistique « *on se promène d'une langue à l'autre* ». Quand elle dit « *On existe, n'est-ce pas dans la langue et par la langue* », il semble qu'elle pose la langue comme constitutive de l'existence, lui donnant une place centrale dans la construction identitaire. Enfin l'exil, même volontaire ou choisi, n'exclut pas une relation puissante, organique à la langue natale avec laquelle il faut composer et négocier pour qu'elle ne se replie pas dans la mémoire. L'emploi du possessif « *sienne* » dans la phrase « *à tel point qu'on oublie presque la sienne* » souligne une puissante appartenance à cette première langue soumise à la concurrence des autres langues, fragilisée par l'exil. Ces premiers éléments nous invitent à poursuivre l'analyse et à revenir sur les points saillants de ce parcours qui témoigne d'une construction langagière de soi en constante négociation avec les conditions de notre monde en mutations, à la fois global et pluriel.

Une approche inclusive des langues

Le rapport aux langues de l'écrivaine ne s'inscrit pas dans un strict face à face langue première/langue seconde comme celui décrit par François Cheng, Akira Mizubayashi ou Nancy Huston² qui se vivent comme bilingues dans une relation bilatérale étroite avec la langue française. Ses années de jeunesse chinoise sont marquées par un contexte historique et social violent (Révolution culturelle, ouverture économique et enfin mouvement du 4 mai 1989). Même si ce n'est pas explicite, ce contexte de dogmatisme radical a pu jouer sur sa perception et son attirance pour les langues et cultures étrangères européennes alors porteuses d'une certaine idée de la liberté.

N'ayant pas obtenu suffisamment de points à l'examen de fin d'études secondaires pour réaliser son projet initial, celui d'intégrer le département de chinois de l'université Fudan de Shanghai, elle s'oriente vers le département de langues étrangères, et ajoute ainsi le français à un répertoire déjà plurilingue. C'est l'installation à Montréal, quelques années plus tard en 1989, qui fait du français la langue dans laquelle elle devient écrivaine. Ainsi dans le cas de Ying Chen, on parlera plutôt de multilinguisme et de plurilinguisme. Le multilinguisme pour l'environnement, en premier lieu la Chine où elle a grandi en shanghaien avant d'apprendre le chinois standard à l'école, puis le Canada, pays où coexistent plusieurs langues au de-là du bilinguisme officiel. Avec son répertoire linguistique³ composé de la langue familiale le shanghaien, de

² Voir à ce sujet l'article de Christiane Chaulet Achour intitulé « Nancy Huston et ses langues » dans le *Français dans le monde. Recherches et applications*, N°. 39, 2006, pp. 42-53

³ Un répertoire de langues est « L'ensemble des variétés d'une ou plusieurs langues connues (activement ou passivement) par un individu qui dispose d'un éventail de variétés linguistiques (codes, styles, registres) dont il use en fonction des exigences des

trois langues apprises à l'école primaire, le mandarin, le russe et l'anglais et de deux langues étudiées à l'université, l'italien et le français ; avec son parcours nomade et pluriculturel, Ying Chen affirme sa singularité à travers une identité plurilingue envisagée non comme une entité close mais comme une construction évolutive, fluide et dynamique :

Je suis un être errant, je ne peux pas avoir une idée déterminée de moi-même, du monde et des langues et je ne peux pas appartenir à une seule culture (2014 : 73).

A côté de cette revendication de nomadisme, une langue peut aussi être une *maison*, pas tout à fait le « chez soi mobile qui se déplace avec nous comme une seconde peau » de Derrida (*De l'hospitalité*, 1997 : 83), plutôt un foyer d'accueil, un lieu collectif où l'on peut s'arrêter et s'investir un temps :

Une langue est une maison. Si les hasards de l'histoire ont mis cette maison sur ma route, pour moi et, à ma connaissance, aussi pour la plupart de mes compatriotes francophiles, tant en France qu'au Canada, il s'agit d'une maison agréable la plupart du temps, une maison choisie ou acceptée, et non pas imposée, sans rancune du passé, une maison remplie d'esprits brillants, tolérants et humanistes (2004 : 26).

La précision *une maison choisie ou acceptée, non imposée, sans rancune du passé* est l'occasion de rappeler que pour celle qui a formulé le rêve de « se replanter ailleurs » (2004 : 4° de couverture), la relation qui s'instaure avec le français n'inclut pas de composante de résistance ou de contestation. Au contraire, la langue étrangère est une arme, un outil dont il s'agit d'exploiter toutes les potentialités pour échapper au conditionnement social, aux injonctions intériorisées, aux assignations imposées par la filiation. Fuyant « l'aspect futile des racines » (2004 : 25), elle « se glisse dans une autre langue et espère y renaitre » (2004 : 4° de couverture).

Sans que l'écrivaine ne fasse référence explicitement à la notion de plurilinguisme⁴, on remarque plusieurs points concordant avec les définitions les plus courantes de ce concept sociolinguistique qui valorise une approche inclusive des langues. Il s'agit en effet d'encourager l'apprentissage de plusieurs langues et de considérer qu'il s'agit d'un capital, d'une richesse à développer tout au long de la vie (Zarate, 1998 : 145). En effet, au sein d'un répertoire langagier, les langues ne sont ni concurrentes ni séparées mais collaborent au projet de communication et participent à l'expérience globale des langues du locuteur concerné. Ying Chen s'inscrit tout à fait dans une approche plurilingue quand elle dit :

Je me retiens pour ne pas dire que toutes les littératures sont intraduisibles, que chaque langue à sa propre saveur dont on ne peut pas goûter la plénitude sans en connaître la morphologie et la syntaxe, ce qui est pourtant le fondement de mon grand rêve : lire, écrire et vivre dans le plus de langues possibles (2004 : 23).

À ses yeux, aucune langue ne saurait démeriter, la diversité des langues est une nécessité et même la condition de leur survie, plus encore la condition même de la littérature :

différentes situations communicatives mais n'en usent pas n'importe quand et n'importe comment. Les langues sont toujours en relation étroite avec des situations, des interlocuteurs, des thèmes de discours et des lieux » (Boutet, 2009).

⁴ Les personnes plurilingues sont « *Les personnes qui se servent de deux ou plusieurs langues (ou dialectes) dans la vie de tous les jours. Ceci englobe les personnes qui ont une compétence de l'oral dans une langue, de l'écrit dans une autre, les personnes qui parlent plusieurs langues avec un niveau de compétence différent dans chacune d'elle (qui ne savent ni lire ni écrire dans l'une ou l'autre) ainsi que, phénomène assez rare, les personnes qui possèdent une maîtrise parfaite de deux ou plusieurs langues.* » (Moore, 2006 : 13).

L'écrivain n'a pas à privilégier la langue de sa mère sur celle des autres, ni inversement. Il est convaincu que les unes ne sont pas plus belles ou plus laides que les autres, plus expressives ou plus économes, plus logiques ou plus imagées, plus colorées ou plus musicales, plus sonores ou plus visuelles. Toutes les langues selon lui peuvent espérer atteindre le sommet de l'expressivité, voire le sublime, et elles peuvent devenir également immondes (2014 : 81).

En définitive, elle choisit d'échapper à l'exclusivité de la langue. Elle n'a aucune envie d'appartenir à une seule langue, à une seule culture, en revanche elle ouvre ses bras à toutes « avec une égale curiosité et considération » (2004 : 82) :

Tous ceux qui ont le courage ou l'innocence de se plonger dans une langue dont ils n'ont pas hérité, mais qui apparaît comme un cadeau ou une nécessité au milieu de leur vie, doivent renoncer à jamais à l'idée d'une langue nationale et peuvent en revanche rêver à la totalité des langues, souhaitant que chacune, quelle qu'elle soit, puisse accepter en son sein un monde plus vaste et l'individu le plus particulier (2014 : 73).

Elle se rêve d'aucun lieu et de tous les lieux à la fois :

Je vivrai toujours ce déchirement entre mon refus d'être définie et mon désir de m'installer une fois pour toute quelque part sur la planète, entre mon instinct de détachement et l'espoir têtue d'atteindre une destination finale (2014 : 43).

Appropriation

La réflexion d'Ying Chen sur les langues la conduit à évoquer leur apprentissage qui s'apparente bien plus à une démarche d'appropriation⁵ que d'apprentissage stricto sensu. En effet le processus d'appropriation qu'elle désigne comme un *processus d'apprivoisement*, Ying Chen le vit au quotidien, il recouvre tous les aspects de la vie :

Le processus de cet apprivoisement est d'une complexité extrême, au-delà de ce que nous pouvons imaginer, presque indescriptible, surtout lorsque l'influence de la langue première est forte et omniprésente, que les deux langues semblent se juxtaposer ou se confondre pour renaître en une seule (2014 : 85).

Dans le processus appropriatif qu'elle met en œuvre Ying Chen adopte une posture originale, celle « d'éternelle étudiante en langues ». On peut voir dans cette posture la modestie de reconnaître les limites de ses compétences qui contient en elle l'ambition de progresser en langue et même au-delà, vers un objectif plus vaste, une certaine manière d'être au monde :

J'emprunte les langues, sachant bien qu'elles ne sont pas les miennes et qu'elles me seront retirées à la moindre inattention de ma part. J'observe froidement le temps des verbes et le genre des choses. Je suis une éternelle étudiante en langues. Ce que mon exil, c'est-à-dire mon apprentissage des langues m'a apporté, je ne l'échangerais contre rien au monde. Il m'a enseigné entre autres choses l'humilité, m'a fait comprendre qu'avec ou sans origine je ne suis rien du tout (2004 : 32).

On voit bien qu'il n'y a pas de volonté de possession, de maîtrise, de domination des langues dans ces propos. Les langues ne sont pas données, elles sont prêtées. Elles n'appartiennent pas, ne sont pas maîtrisées, possédées, ne seront jamais *miennes ou siennes*, elles sont seulement empruntées en un lieu et pour un temps donné. S'approprier alors ne signifie pas « prendre possession mais porter à ce qu'il y a de propre, laisser advenir en propre » (Dastur, 2011 : 95).

⁵ Un processus dans lequel l'acquisition « naturelle, implicite, inconsciente » et l'apprentissage « explicite, conscient, guidé » exercent une influence mutuelle visant à un usage personnel, « approprié » de la langue (Cuq et Gruca, 2008). Dans cette perspective le chemin importe plus que le résultat qui d'ailleurs ne peut être quantifié, calculé puisqu'il est en devenir.

L'enjeu de l'appropriation linguistique ne se situe donc pas dans la performance, dans un niveau de compétence à atteindre mais dans l'appropriation de l'espace vécu.

A Vancouver, tout se passe en anglais, les communications extérieures, avec le monde extérieur, chez nous, on a toujours gardé le français, mes enfants ont l'habitude de parler français. En revanche c'est une lutte quotidienne pour ramener le chinois (Entretien, 2014).

L'organigramme linguistique personnel et social de l'écrivaine se recompose au gré des mobilités et de la situation familiale, professionnelle, environnementale. En 2004, installée à Montréal, elle écrivait « *je ne suis pas tout à fait francophone, je vis la plupart du temps en chinois* » (2004 : 41) mais en 2014 les choses sont différentes, le lieu de vie a changé, les enfants ont grandi. Le chinois autrefois langue familiale se trouve relégué en périphérie, il est remplacé par le français pour la communication intra familiale. A Vancouver, l'anglais devient la langue de communication extérieure en lieu et place du français.

Insécurité linguistique

La distance géographique, culturelle, linguistique entre le français et le chinois qui sont pour François Cheng « *deux langues de nature si différentes qu'elles creusent entre elles le plus grand écart qu'on puisse imaginer* » (2002 : 7) constitue un premier obstacle auquel s'ajoute celui d'un apprentissage tardif du français dans un pays lointain sans lien avec la francophonie. Le fait de ne pas vivre en permanence dans un pays francophone alimente une insécurité linguistique qui ne disparaît pas avec le temps. En 2014, soit 25 ans après son départ de Chine, elle ressent encore « *une inquiétude presque pathétique* » (2014 : 43) vis à vis du français :

« Ecrire en français dans une langue dont j'ai appris les rudiments à dix-huit ans en Chine, une langue si peu similaire au chinois, une langue dans laquelle je ne vis pas quotidiennement, une langue qui exige de moi un éternel apprentissage c'est pour moi comme sauter en ski par-dessus des rochers (2014 : 85).

Le doute face à sa compétence en français est sans cesse réactualisé par l'exercice de l'écriture littéraire :

Il n'est peut-être pas très modeste de me comparer à Sisyphe, mais j'ai souvent l'impression de vivre un destin semblable, de mener une tâche aussi difficile parce que sans avenir. La langue française est cette pierre qui quelque fois m'échappe, d'autres fois me reconforte, mais jamais ne m'appartiendra de manière absolue. Les mots se moquent de moi et les phrases se décomposent dans ma tête. [...] Il me faut alors revenir dans les dictionnaires et tout recommencer (2004 : 27).

La comparaison avec Sisyphe, référence intertextuelle à Albert Camus, n'est pas anodine car finalement ce travail harassant, répétitif n'est pas vain, il offre l'occasion de se surpasser, d'entrer dans sa propre difficulté, d'assumer son destin même si l'issue reste incertaine. C'est là toute la beauté du geste. L'effort que nécessite la pratique d'une langue qui ne deviendra jamais complètement familière peut alors devenir une expérience formatrice qui nourrit et fait grandir :

Les difficultés nous façonnent, nous enseignent la patience et l'humilité, nous rendent sensibles à notre nature, à nos limites, nous préparent à une élévation probable (2014 : 92).

En même temps, maintenue dans son altérité, l'étrangeté de la langue nourrit le désir :

Je ne serai jamais certaine de ma maîtrise de cette langue, c'est pourquoi elle me paraîtra toujours séduisante (2004 : 27).

Retenir la langue natale

Au doute concernant son niveau de compétence en français s'ajoute la crainte de perdre ses langues, de les voir se diluer dans les brumes de l'absence ou de l'oubli. Une crainte qui n'épargne pas la langue natale :

Le poids de l'héritage est lourd, la tâche et loin d'être reposante, mais ce n'est rien encore comparé à la peur de perdre cet héritage facile à recevoir et difficile à garder (2004 : 70).

La langue natale est rarement questionnée. Trop familière, trop intime, elle « appartient » de manière intrinsèque, définitive, on pense sans doute qu'elle ne peut pas s'oublier ou se perdre. Ying Chen, elle, n'oublie pas que chaque langue, y compris celle qu'on croit connaître mieux que toute autre est plurielle, qu'elle contient aussi une part d'inatteignable, une part « d'inconnu, d'inconnaissable » (2004 : 3) qui la maintient à distance.

L'expérience d'autotraduction est l'occasion de questionner son rapport à la langue chinoise et sa possible déperdition. On peut voir dans ces inquiétudes, celle de l'oublier, de commettre des erreurs, les marques implicites d'un attachement essentiel, peut-être même une culpabilité qui guette dans l'ombre les écritures de l'exil, celle de l'avoir abandonnée pour écrire en français :

Ainsi, depuis je ne sais quand, peut-être depuis ma première publication en français, je me trouve dans une position de faiblesse face à la langue chinoise. Pour combattre ce doute, ces sentiments peu positifs dictés par ma pudeur, je voudrais faire mieux en chinois qu'en français. Je consulte autant le dictionnaire chinois que le dictionnaire français. S'il est vrai que trop souvent je soupire d'impuissance devant mes fautes de français, devant ce perpétuel handicap, je rougirais de honte devant une erreur en chinois, car ce serait sans excuse et sans recours (2004 : 70).

(Con)fusion

La gestion d'un répertoire plurilingue ne se fait pas sans heurts, tensions ou conflits. Parfois les langues se confondent et créent le chaos dans sa tête :

Quand je suis fatiguée, je confonds le jour et la nuit, l'Occident et l'Orient, et je me trompe de sons et de couleurs. A ces moments-là, j'éprouve la sensation étourdissante d'arriver au seuil d'une poésie, sinon de la folie (2004 : 27).

L'apprentissage et la pratique de nouvelles langues transforme les représentations, remet en question les croyances initiales – *Je croyais avoir un sol et une langue* écrit-elle dans « Quatre mille marches » (32). La transition vers de nouveaux schémas ne va pas de soi, il peut y avoir brouillage, confusion :

Je ne sais plus trop où est mon vrai sol et quelle est ma vraie langue. Le passé et l'avenir se confondent. Mes origines me semblent de ce fait multipliées, refaites et introuvables. Tout est devenu ailleurs (2004 : 33).

La langue de l'écriture

Finalement le conflit trouve sa résolution dans la langue littéraire, une langue distincte, une langue recrée, imaginée, plus exactement un langage capable d'absorber toutes les langues, leur musique et leur inaliénable différence. La langue de l'écriture comme elle l'appelle, permet de rêver de la totalité des langues et même de leur égalité. Elle peut alors échapper à toutes les contraintes pour devenir une nouvelle liberté :

Lorsqu'on écrit dans une langue tout en lisant les littératures de plusieurs autres langues, la langue d'écriture n'est plus seulement une langue, mais elle devient la langue qui porte toutes les langues (2014 : 74).

L'écrivaine qui vit le clivage des langues, des cultures et des territoires doit trouver un équilibre entre plusieurs univers, et choisit en définitive de n'être ni dans la langue, ni hors d'elle :

Un écrivain est appelé par un besoin impérieux, celui d'entrer sans plus tarder au plus intime de lui-même, de retourner au plus profond de ses expériences et de ses rêves, de comprendre l'humanité dans son histoire, mais aussi hors de l'histoire, accompagné et aidé par la langue dans laquelle il s'exprime. Il est au milieu de la langue et, en même temps, en dehors d'elle (2014 : 84).

Conclusion

Il y a mille et une manières de se raconter, par le biais des langues ou autrement. Ying Chen choisit de réunir parcours de vie, parcours de langues et littérature dans des récits réflexifs qui rendent plus intelligibles à elle-même et à d'autres les aléas de l'exil, de l'itinérance et du plurilinguisme. Au fil des textes, elle questionne l'ambivalence et l'instabilité des identités plurilingues⁶, mais aussi la possibilité de vivre en plusieurs langues, au cœur des langues vers un approfondissement de sa propre identité sans cesse questionnée.

Elle nous dit, à sa manière, que la connaissance de plusieurs langues renouvelle la compréhension de soi et de son environnement, ouvre des possibilités de transformation, de restructuration des représentations, d'accès à l'altérité, la sienne, celle des autres. Nul besoin pour cela de renier son propre système de références ou sa langue d'origine, il s'agit plutôt de relativiser ses valeurs, de se distancier de ses propres schémas culturels et linguistiques, de se laisser un tant soit peu altérer au contact d'autres manières de penser le monde explique-t-elle à son fils :

Je souhaite [...] que tu sois exposé à un autre système, à d'autres vérités, en même temps que le système et les vérités qui te sont familiers, que tu acquies ainsi une souplesse, une étendue et une générosité de regard et de cœur qui te mèneront vers une vérité plus complète et plus juste. (2014 : 89).

Cette approche des langues rejoint une certaine conception de la vie, marquée par l'incertitude et le doute tout autant que le possible dépassement des langues et des cultures vers un monde plus grand, multidimensionnel, enfin pluriel.

Corpus :

- Ying, Chen (2004). *Quatre mille marches*. Editions du Seuil.
- Ying, Chen (2014). *La lenteur des montagnes*. Les éditions du Boréal.
- Ying, Chen (2015). « Entretien » avec Béatrice Bouvier-Laffitte, 20 février 2014 publié dans *Tissages littéraires franco-chinois*, Riveneuve éditions.

Bibliographie

- CUQ, J-P. et GRUCA, I. (2003). *Cours de didactique du français langue étrangère et seconde*. PUG.
- DERRIDA, J. DUFOURMANTELLE, A. (1997). *De l'hospitalité*. Calmann Levy.
- KELLMAN, S. G. (2000). *The Translingual Imagination*. University of Nebraska Press.
- MOORE, D. (2006). *Plurilinguismes et école*. Paris, France : Éditions Didier.
- PERREGAUX, Ch. (2000). (Auto)biographies langagières en formation et à l'école : pour une autre compréhension du rapport aux langues. *Bulletin vals-asla* n° 76, Bulletin suisse de linguistique appliquée, 81-94.
- ZARATE, G. (1998). D'une culture à d'autres : critères pour évaluer la structure d'un capital plurilingue. *LIDIL*, 18,141-151

⁶ Voir le chapitre intitulé « identités plurilingues et pluriculturelles » rédigé par Danièle Moore et Claudine Brohy in *Sociolinguistique de contact*, ENS Editions, 2013, pp.289- 315

Biographies des auteurs

Béatrice BOUVIER-LAFFITTE est enseignante-chercheuse (HDR) en sciences du langage. Elle est responsable du master de didactique des langues à l'UCO (Angers-France). Rattachée au laboratoire CHUS (UCO) et au CIRPaLL (EA7457) de l'université d'Angers, ses travaux portent sur les représentations et imaginaires linguistiques et sur l'apprentissage/appropriation du français. Ses études de chinois et ses voyages en Chine l'ont conduite à s'intéresser à la francophonie en Asie. Elle a publié de nombreux articles sur l'appropriation du français en Chine et coordonné plusieurs ouvrages sur ces questions dont le n°5 de la revue *La Francophonie en Asie-Pacifique* intitulé « Chine et Francophonies » en 2020.